





# Orizons

Daniel Cohen éditeur

[www.editionsorizons.com](http://www.editionsorizons.com)

*Littératures*, une collection dirigée par Daniel Cohen  
*Littératures* est une collection ouverte, tout entière, à l'écriture, quelle qu'en soit la forme : roman, récit, nouvelles, autofiction, journal ; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que, prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents. L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple—il eût été vain de l'indiquer en d'autres temps : publier des auteurs que leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont conduits au désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'œuvre littéraire, le style. Flaubert écrivant : « J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai » ; plus tard, le philosophe Alain professant : « c'est toujours le goût qui éclaire le jugement », ils savaient avoir raison contre nos dépérissements. Nous en faisons notre credo. D.C.

ISBN : 978-2-296-08780-4

© Orizons, Paris, 2011





# La métamorphose des Ailes





## DANS LA MÊME COLLECTION

Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008  
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010  
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jerusalem*, 2010  
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010  
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010  
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010  
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānasī*, 2008  
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010  
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009  
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010  
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009  
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008  
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008  
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011  
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008  
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008  
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010  
Pierre Fréha, *La conquête de l'oued*, 2008  
Gérard Gantet, *Les hauts cris*, 2008  
Gérard Glatt, *Une poupée dans un fauteuil*, 2008  
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009  
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009  
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale.  
Gérard Laplace, *La Pierre à boire*, 2008  
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009  
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009  
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010  
Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années...*, 2008  
Enza Palamara, *Rassembler les traits épars*, 2008  
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009  
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos autres collections : *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Domaine littéraire* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie*—*La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).



Éric Colombo

# La métamorphose des Ailes



**O**rizons  
2011





*à tous ceux que j'aime et qui  
peuplent mon présent...*









Comme je ne savais pas quoi faire d'autre, je suis descendu dans la rue et je me suis mis à hurler.

C'est ainsi que je suis entré en résistance.

J'ai senti le monde entier passer par ma gorge, les piétons et les voitures, les passages cloutés et les immeubles, le ciel immense et le vent glacé. Plus mon cri s'imposait et plus je pensais qu'il ne prendrait jamais fin. J'espérais même qu'il engloutît ma chair, si douloureuse, et ces maudits souvenirs qui consumaient mes pensées. Ce fut une explosion continue, une déflagration de visages oubliés et d'heures lointaines, de voix morcelées et de printemps amers. J'emplissais chaque atome d'air d'une rébellion indistincte, d'une colère aussi incandescente qu'insondable. L'espace entier devenait l'écho formidablement retentissant de toutes mes souffrances, l'antre assourdissant de mon désespoir.

Autour de moi les gens s'écartèrent en étalant leur frayeur de circonstance et leur curiosité vénale. Leur silhouette rectiligne se mua en un horizon imprécis et fugitif jusqu'à disparaître définitivement, abandonnant sur le bitume des débris de leur humanité. J'échappai ainsi au quotidien de la foule alors que je tombais à



genoux et que ma bouche ouverte poursuivait sa révolte inarticulée. Je ne sais plus combien de temps cela dura, mais je me souviens avoir hurlé le temps que mes yeux s'emplissent d'obscurité, que le froid inondât mon corps jusqu'à mes veines et que mon hurlement se fît plainte, ma plainte râle, mon râle silence.

J'oubliais l'heure qu'il était, le jour et le mois même, la rue où je venais de déverser ma voix et la ville que j'avais tant parcourue ces dernières années. J'oubliais tout jusqu'à mon nom et regardais aussi loin que mes yeux me le permettaient. Tandis que mon souffle m'abandonnait, je cherchais à voir au-delà des habitations, à balayer les murs et les papiers peints, à repousser les entrailles des hommes et des femmes, à retarder le cours de leurs habitudes. La distance qui me séparait d'eux s'emplissait d'encre noire, une marée contrainte et progressive. Je sais que je fermai les yeux. Je sais que je perçus encore les battements de mon cœur. Ils furent des phares qui me rassurèrent quelques instants, une régularité reconfortante dans le tumulte de ma chute. Je sais enfin qu'il y eut un choc sourd, semblable au bruit ridicule que fait un ballon en caoutchouc gonflé d'eau lorsqu'il tombe et éclate, que j'eus mal au front. Une douleur grotesque, en somme, comme il est des drames risibles.

Ce fut le contact de l'eau gelée sur mon pied qui me sortit de mon évanouissement. Je tentai d'extraire la moitié de ma jambe droite du caniveau mais chacun de mes membres n'obéissait que partiellement à mon commandement. J'entendis de nouveau le pas pressé des passants, le vacarme des voitures, l'aboïement



d'un chien et le flot de paroles incompréhensibles. Je voulus que mes bras m'éloignent du goudron sale et malodorant mais je ne parvins pas à me redresser. Je réussis à bouger mes orteils endoloris par le froid, sans pour autant arriver à retirer le pied de cette eau répugnante. Ce fut comme si j'avais volé en éclats, comme si des bouts de moi s'étaient dispersés sur la surface du macadam et échappaient désormais à ma volonté. Il fallait pourtant que je me relève car j'entendis des rires qui me rappelèrent à moi-même et réfléchirent ma posture bouffonne. Chaque rire était un miroir qui me reconstituait, une vague ininterrompue d'images qui me submergeait, des images de ma vie, des photographies maladroitement prises, un peu pâles et déchirées, un ruissellement incohérent et burlesque, une vague cruelle et parodique, le reflet d'une existence totalement inutile.

Pourtant, j'étais parvenu à crier, comme l'on remporte une course frénétique. Et cette pensée m'apaisait. Elle effaçait le caniveau et les moqueries, tant il me semblait que j'avais réalisé là plus qu'un exploit physique et que j'avais éprouvé une sensation singulière, proche de la joie, bien que celle-ci ne durât que le temps d'un cri. Mais je prenais conscience qu'il y avait de l'ivresse dans une clameur confuse, une exaltation troublante qui s'apparentait au vertige. J'avais crié et le monde avait reculé, j'avais crié et un périmètre immaculé s'était dessiné autour de moi, semblable à un *no man's land* qui m'avait protégé de la foule, de son agitation et de sa barbarie. Je réalisais que je pouvais peut-être quelque chose, que tout n'était pas perdu. J'entrevois pour la première fois la possibilité d'une quiétude. Le problème était que tout se dissipait



avec l'essoufflement. Il fallait par conséquent que je travaille mon souffle. Oui, c'était cela. Que je concentre tous mes efforts sur mon souffle, pour pouvoir emmagasiner plus d'air. Me revint alors soudainement et en vrac tout un vocabulaire que j'avais oublié et dont la pratique remontait aux cours d'éducation physique et sportive de mon adolescence. La joue gauche écrasée sur le goudron du trottoir, les bras allongés le long de mon corps et le pied droit trempant toujours dans le caniveau, je me répétais inlassablement les mots *inspiration, expiration, inspiration, expiration*. J'y percevais bien plus qu'un soulagement, une véritable résurrection.





J'avais décidé de m'y rendre. Dès mon retour hier soir chez moi, j'étais revenu sur le choix que j'avais fait de refuser de me présenter à la commission paritaire. Louise, ma sœur, m'avait apporté à 13h00 ma chemise blanche bien repassée et une cravate de Jean-Christophe, son mari. Pour la veste, j'avais enfilé celle qu'elle m'avait offerte pour mon entretien d'embauche de l'année dernière. Je m'étais lavé les cheveux et rasé de près sur ses conseils. Je n'avais dit aucun mot. Je ne le pouvais plus. Elle mettait ça sur le compte de l'angoisse, de l'importance de l'événement. En revanche, elle ne cessait de parler, un tourbillon de mots qui masquait difficilement ses propres inquiétudes à mon égard.

« Tu es bien sûr d'avoir eu l'accord de ta conseillère pour te rendre à l'enterrement de papa ? Parce que, quand même, c'est gros, non ? Je te crois, oui, tu sais bien que je ne mets pas ta parole en doute, mais te radier du Pôle Emploi pour ne t'être pas rendu à une convocation, quand même, juste pour ça, et alors que tu as prévenu ta conseillère par téléphone, c'est un peu fort. Et puis arrête de bouger, cela fait trois fois que je recommence ce maudit nœud de cravate. Lève-donc la



tête. Vingt-huit ans et pas fichu de faire un nœud de cravate, tout de même. Allez, mon grand, Louise est là, tout va bien se passer. Enfin, il n'y a pas de raison. »

Louise est ma sœur aînée. Elle est plutôt jolie. Ses immenses yeux verts sont pleins de promesse. Elle a un sourire en forme de soleil et une taille aussi mince que mes allocations. Professeur de lettres classiques, elle enseignait alors le latin dans un collège de centre-ville, mangeait bio, dansait admirablement le rock acrobatique et massacrait Bach au violoncelle tous les samedis après-midi pendant que Marie-Alice et Victor, ses deux jumeaux, allaient au poney. Depuis la disparition de maman, il y avait bien des années, Louise et moi étions très liés, du moins jusqu'à ce qu'elle épouse Jean-Christophe, notaire, que je n'estimais pas plus que les betteraves rouges ou les choux de Bruxelles et qui promenait en ville et à la campagne son air hautain, comme certains exhibent avec ostentation leur Jaguar ou leur Rolex. Il avait, selon Louise, une intelligence hors du commun et un air de Georges Clooney. C'est vrai qu'en matière de diplôme, j'avais du mal à rivaliser avec mon curriculum vitae en forme de terrain de golf. Quant à son physique, je connaissais des femmes qui ne trouvaient pas Georges Clooney si beau que ça, enfin, il y en avait au moins une, Monique, ma concierge homosexuelle. À ses temps perdus, Jean-Christophe s'essayait à l'écriture d'un roman sur le milieu notarial. Il s'était offert une véritable plume d'oie avec un bel encrier, de ceux qu'on ne trouve plus que dans les boutiques qui cultivent le kitsch comme les vieux couples d'amants adultères aiment cultiver des souvenirs qu'ils



n'ont jamais partagés. Mais le plus grand regret de Jean-Christophe avait engendré mon plus grand bonheur : j'avais compris qu'il avait l'inspiration définitivement constipée et qu'il ne ferait jamais que des boulettes.

Il était 15h45. Cela faisait déjà trois quarts d'heure que nous attendions dans cette salle d'attente. Je fixais mes chaussures de la même manière que je les fixais enfant, étonné de porter une même marque et une même taille qui chaussait également des milliers d'autres pieds de milliers d'autres individus dans des milliers de coins de France, d'Europe et peut-être même du monde entier. *Tu as des pensées comme certains ont des allergies*, répétait régulièrement mon père, médecin obstiné et pragmatique, comme s'il avait diagnostiqué avec tristesse chez son fils une bizarrerie comportementale qui perturbait sa conception des lois héréditaires. Son travail de deuil à mon égard avait commencé le jour de mes sept ans, alors qu'il m'avait offert une maquette en métal du Concorde, réplique fidèle jusque dans les moindres détails et que j'avais laborieusement réalisée sous son regard atterré. Une fin d'après-midi, j'y avais accroché mon doudou préféré, Peter Pan, avec un bout de ficelle et un peu de poudre magique de la Fée Clochette puis je l'avais lancé par la fenêtre de ma chambre avec l'espoir qu'il atteindrait les étoiles une fois la nuit venue. Mais l'avion supersonique aux moteurs à postcombustion avait rapidement dû s'incliner devant les impératifs de l'attraction terrestre et ses rêves de gloire avaient pris la forme d'une chute irrémédiable. Il s'était ainsi évanoui dans le derrière de l'Audi break familiale, l'enfonçant avec une conviction



presque aveugle, tel un suppositoire en mal de postérieur. Depuis lors, les espoirs que mon père avait conçus de me hisser un jour à sa hauteur n'atteignirent jamais les 18 000 mètres d'altitude de l'avion à l'aile en double delta mais culminèrent tout au plus à une cinquantaine de centimètres, distance définitivement incurable qui séparait les graviers du pot d'échappement de l'Audi.

« Tu as préparé ton argumentation ? Bien sûr que oui, n'est-ce pas ? Je vois bien que tu as l'air concentré et que tu dois te répéter des paroles bien senties, mais tu pourrais au moins me faire un signe de la tête, histoire de me rassurer. Quand je pense que non seulement tu as rencontré la sous-directrice de l'agence pour te justifier que tu n'avais pu à la fois enterrer papa et être présent à la convocation et qu'en plus tu t'es essayé à un recours écrit à la direction départementale du Pôle Emploi et que tout cela n'a servi à rien. Non, vraiment, c'est incroyable ! Tu veux boire un peu, j'ai pris une petite bouteille d'eau, non ? Un menthos, alors ? Un petit menthos au réglisse ? »

Je regardais la salle d'attente, son plafond et ses murs blancs. C'était de l'immaculé en pagaille avant les reproches qui allaient suivre, de la virginité balancée à coups de pinceaux smicards avant la dénonciation de mon impardonnable faute, le péché de l'allocataire chassé du jardin d'Eden, éloigné depuis des semaines de l'arbre neurasthénique à 550 euros. Un lieu aussi chaste est nécessairement culpabilisant. Cette salle était donc au pire une forme de pénitence avant l'heure, au mieux une mise en condition. Et puis il y avait cette affiche un peu branlante avec ce visage d'enfant, bouche ouverte,





qui m'intriguait. Je me demandais ce que cette petite fille avait bien pu dire au moment où le photographe avait déclenché. Peut-être n'avait-elle émis aucun mot. Peut-être avait-elle lâché une simple syllabe, un souffle hésitant, un peu d'air qui aurait pris l'apparence d'une voyelle. Ça ne pouvait être que cela, une voyelle aussi ronde qu'une orange et aussi désolée que le visage de ma conseillère. Je fixais le contour de ses lèvres et songeais à un « o », un « o » mal assuré mais bien tangible, un « o » pour n'avoir pas à parler, presque un « o » de déliquescence, un « o » comme un cri étouffé.

Soudain, un homme en forme de culbuto ouvrit la porte et articula un nom. Comme nous étions seuls, j'en conclus que c'était moi qu'il désignait, d'autant plus que Louise me faisait les gros yeux, gênée que je n'eusse pas réagi plus vite. Je me retournai une dernière fois avant de franchir la porte. Dans les sourires excessifs de ma sœur, ainsi que dans son pouce romain pointé vers le plafond, je percevais en réalité un profond désespoir et, dans ses yeux tout imprégnés des lectures de Sophocle, je devinais la marque d'une tragédie à venir. Je n'éprouvai pourtant pas le besoin de la rassurer, l'idée me paraissant aussi inopportune que rebutante. L'homme-culbuto pivota sur lui-même puis balança le poids de son corps en avant, m'emportant malgré moi dans une pièce immense où cinq personnes étaient assises côte à côte. Je me souviens avoir regardé leur bouche s'animer, s'agiter, s'arquer, parfois plusieurs en même temps, un festival de dents ressemblant aux petits pois de la conserve périmée d'hier soir, trois langues verdâtres évoquant le fruit d'une digestion aussi hasardeuse que douloureuse et du mucus à la

commissure de quatre lèvres, comme si tout un régiment d'escargots libertins y avaient élu domicile. Je voyais bien qu'ils me parlaient, mais je n'entendais que des bouts de phrases lancées, jetées, catapultées, canonnées et répétées, un véritable puzzle salivaire que je ne pris même pas la peine de reconstituer.

« Un écrit, une trace écrite...

— pas de preuve, les paroles s'envolent, les écrits...

— se responsabiliser, être réaliste, se bouger...

— votre conseillère, elle conseille, vous conseille...

— concrétiser un objectif, con-cré-ti-ser...

— étudier les propositions, toutes, en-tre-prendre...

— on n'est pas là pour vous juger, mais...

— le *mais*, tout est là...

— pas une vache à lait...

— et oui, et oui...

— devez vous justifier, comprenez...

— nous sommes là pour vous...

— et non, et non...

— on vous écoute, notre rôle...

— qui croire ?

— pourquoi ne répondez-vous pas ?

— l'usage veut que...

— répondez...

— 'sentez pas bien ?

— répondez !

— il a parlé, là ?

— non, il a bougé... »

Je venais effectivement de ramener en avant les mains que je tenais fermées dans mon dos. J'écartai un à un tous les doigts et dessinai avec les bras un arc de cercle devant

leurs yeux étonnés. J'inspirai alors le plus d'air que je pus par le nez et la bouche, augmentant progressivement le volume de ma cage thoracique, puis demurai un instant immobile. L'air avait une odeur de fleurs fanées, comme du vieux lilas trop longtemps laissé dans un vase, une odeur de trop plein de paroles, une odeur de mots en décomposition, une odeur de cahier d'écolier rempli de ratures et de taches d'encre, une odeur de silence sacrifié, une odeur d'abandon et d'exil qui avait meurtri mes respirations antérieures. Ce fut alors que je propulsai à l'extérieur de moi toutes ces essences mortifères, ces mots souffreteux et leur manteau de misère, entamant ainsi un cri gorgé d'oxygène, de dioxyde de carbone, de vapeur d'eau et d'insurrection.

En chassant l'air de mes poumons, j'évacuais toutes les secondes de toutes les heures de tous les jours de toutes les semaines de tous ces mois écoulés et cette évacuation délivrait une délicieuse musique de chasse d'eau. Défilèrent par ma gorge les interminables queues d'attente de tous les centres administratifs, tous les sièges et les fauteuils qui supportaient régulièrement mon derrière, le froid de l'hiver qui envahissait mon studio, l'usure progressive et fatale de mon caban, de mes pulls, de mes chemises, de mes pantalons, de mes chaussures et celle plus facilement dissimulable de mes chaussettes, de mes slips et de mes débardeurs. J'expulsai encore les centaines de lettres rédigées, les centaines de timbres qu'il avait fallu acheter et toutes les poubelles des grandes surfaces guettées, traquées, sondées, fouillées, partagées entre camarades d'infortune, salariés ou non, quand elles n'étaient pas disputées à



coups de canettes vides, de cailloux discourtois ou de postillons immoraux. Passèrent ensuite par ma gorge l'odeur de l'herbe coupée du grand jardin de la maison familiale, la balançoire jaune et rouge, les dahlias multicolores, le ciel immense et enchanteur et les ombres mobiles qu'abandonnaient sur les graviers les peupliers sans fin. Survinrent les ailes des anges que j'avais si souvent imaginées enfant, dans mon dos, ce doux duvet de mes rêves, mais aussi la texture sucrée des nuages et le merveilleux silence qu'égrenait l'azur quand je levais la tête, si loin de ces voix graves et interminables de bien des adultes, de leurs mugissements gutturaux qui saisissaient mon corps et mes pensées comme des sables mouvants doués de paroles. Sortirent encore mes CDD, mes CDI et mes trois licenciements que je n'avais pourtant jamais avalés, mes trois licenciements et leur haleine de javel qui enlève toutes les couleurs à la vie. Surgirent enfin le blessant *ne pensons pas à l'avenir* de Chloé, le douloureux *ne nous faisons pas de promesse* d'Aurélie et puis l'horrible *non* d'Eloïse, un *non* à calmer la prostatite chronique du Manneken-pis, un *non* à voir l'humanité entière manger à sa faim, un *non* impensable en somme.

Peu à peu, je ne sentis plus mes jambes, ni mes bras, pas plus que ma poitrine et mon cou. Un temps, je crus être devenu une tête en suspension, mais rapidement je m'aperçus que je n'étais plus qu'une gorge détachée de la pesanteur, une architecture sonore baignée de couleurs et de sensations, une fulgurance inondée de souvenirs et de songes. Ce fut alors que ma mère vint pour la première fois à ma rencontre. Elle me sourit